



D e l ' a i r !

« De l'air ! »

Mémoire

La Manufacture

2018

Anaïs Kauer

Préface

J'ai souhaité présenter « De l'air ! » sous forme de pensées. Comme un jeu de memory, chaque réflexion correspond à une citation, une image, un extrait de livre, une musique ou une page de mon carnet de bord. Ces sources m'ont inspirée à différents stades de l'élaboration de mon travail de Bachelor. La méthode pédagogique de Jacques Rancière par exemple était présente dès le début. « Le silence de l'exode » de Yom, Loie Fuller, Martha Graham et Hans Haacke sont intervenus durant le processus de création en studio. Ensuite, pour l'observation rétrospective de ma pièce, j'ai mis en perspective d'autres auteurs tels que Georges Didi-Huberman, Evelyne Grosman, Alessandro Baricco, Michel Pastoureau, Brian Eno et Virginia Woolf.

Ce recueil contient aussi une réflexion au sujet du titre, de la photo et du descriptif de la pièce, ainsi que de deux schémas de mon carnet de bord et d'un conte que j'ai écrit.

Ces pensées sont indépendantes les unes des autres. Aucun ordre n'est prérequis mais des liens peuvent se tisser entre elles. Elles se complètent. Certaines pensées traitent de la même thématique avec un point de vue légèrement différent.

A l'image de mon duo, elles se veulent légères et parfois même volatiles. J'ai essayé d'apporter de la clarté tout en insérant une touche de poésie et de douceur. S'il demeure encore un peu de lourdeur et de maladresse, c'est que tout comme mon ascension vers la légèreté, ce travail n'est qu'une étape et non une finalité.

De l'air !

« Être soie », « A la recherche de soie », « Ainsi soie (t)'il » ou « Obsession de soie » sont des jeux de mots que j'aurais pu choisir comme titre. J'ai finalement opté pour « De l'air ! » car j'aime le clin d'œil amusant qu'il suscite et il souligne non seulement ma recherche de la légèreté mais sous-entend aussi l'étouffement que je ressens.

Bien que cette recherche soit une remise en question profonde et conflictuelle sur certains aspects, je relativise beaucoup sa gravité et essaie de l'aborder avec légèreté. J'ai souvent entendu que travailler dur est synonyme de souffrance mais je ne le crois pas. Il est possible de travailler de manière efficace et dévouée sans se torturer.

« De l'air ! » est une exclamation qui s'applique à deux strates de ma recherche. Premièrement parce que j'étouffe sous la quantité de tâches et de responsabilités qui m'oppressent et deuxièmement pour me rappeler de prendre de la distance et d'amener de l'air dans ma remise en question. C'est une exclamation qui sous-entend le besoin d'oxygène, de faire de la place et d'aérer l'espace autour de soi.

Elle fait notamment référence à l'expression « Du vent ! » qui est utilisée comme formule de renvoi et qui serait une contraction de « fais du vent en filant très vite ». En résumé, j'ai trouvé que cette phrase convenait aux différents niveaux de ma recherche. Elle fait appel à toutes les forces qui me tiraillent et participent à mon évolution.

*Éther lourd dans l'azur bleu roi
Jambes de plomb dans l'océan
Céans tournant comme la terre tout le temps:
C'est une enclume à la recherche de soie.*

Adrien Rako

Ce poème, écrit par mon ami Adrien Rako, décrit de manière métaphorique la sensation de lourdeur que j'éprouve. L'importance de ce sentiment fluctue suivant la charge de stress à laquelle je suis soumise. Parfois, je ne trouve plus la sortie de ce circuit et la sensation de légèreté me manque. La méditation m'accorde quelques minutes de répit puis la machine se remet en route et mon mental m'envahit à nouveau. Le jeu de mot « à la recherche de soie » révèle d'une part l'aspect introspectif et personnel de mon travail et d'autre part la recherche de légèreté qui motive ce dernier. Ainsi, la soie est en moi mais elle est enfouie sous un tas de fausses croyances auxquelles je me suis identifiée.

Pour travailler en harmonie avec la recherche introspective de légèreté à laquelle je me suis assignée, j'ai suivi une routine : 45 minutes de yoga et 15 minutes de méditation tous les matins, une alimentation saine et légère et j'ai évité d'ajouter tout autre projet à mon programme. Ce sont les conditions idéales pour entamer le travail dans un état d'esprit serein et ouvert à la découverte de soi.

Le calme dure généralement un certain temps puis des éléments perturbateurs viennent interférer dans mon équilibre, ouvrant la porte à mes vieilles habitudes. Elles s'installent à nouveau dans mon quotidien et elles anéantissent toutes les bonnes résolutions que j'avais réussi à mettre en pratique. Soudainement, l'assillant me domine à nouveau et j'étouffe sous ce nuage de poussière. J'ai une fois de plus l'impression de me battre contre moi-même, que la force de gravité est plus forte qu'avant, le chocolat plus irrésistible et que je suis responsable du bien-être de mon entourage. Il n'existe plus d'ordre de priorité, tout est aussi important et urgent, et je perds foi en ma devise de légèreté. Au pic de la crise, la culpabilité, le regret et la frustration remplacent la confiance, la plénitude et l'enthousiasme.

*la terre continue de tourner
bon ben la terre continue de tourner oups j'ai heu
tout oui bon ben la terre continue de tourner oups j'ai heu si
core ila tout oui bon ben la terre continue de tourner oups j'ai heu si oui chat
en pff ughl core ila tout oui bon ben la terre continue de tourner oups j'ai heu si oui chat ch (inspiration) tsssssss
plus en pff ughl core ila tout oui bon ben la terre continue de tourner oups j'ai heu si oui chat ch (inspiration) tsssssss
assez
iz le si plus en pff ughl core ila tout oui bon ben la terre continue de tourner oups j'ai heu si oui chat ch (inspiration)
tsssssss assez (bruit interrupteur) ah stop ouhou ah ok*

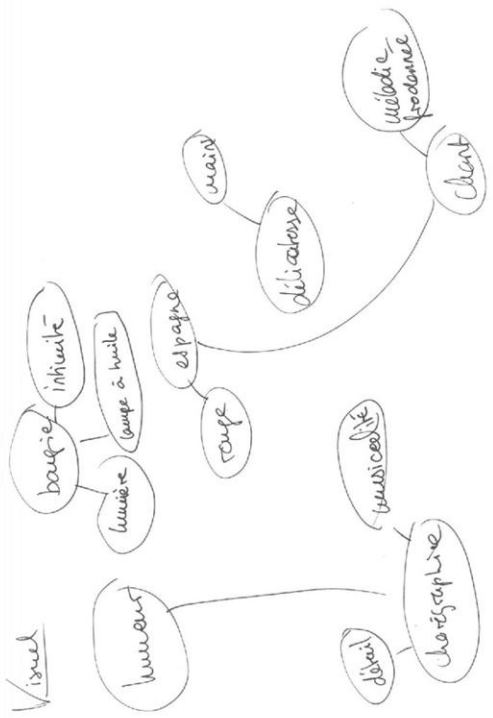
« La terre continue de tourner ». C'est ma manière à moi de relativiser : mes préoccupations ne concernent que moi et elles n'ont aucun impact sur le reste du monde. Cette pensée me soulage, me libère de l'importance que je donne à mes responsabilités.

J'ai suivi le modèle des récitations de Georges Aperghis pour démontrer la sensation d'accumulation et d'abondance. L'envie d'allègement est là mais elle est prise en étau entre des paroles quantitatives parasites qui me rendent électrique. Cette tension me mène à l'abandon et j'enfouis la culpabilité de ma chute en moi. Je dissimule le voile, symbole de mon ressenti, dans mes entrailles, où tous mes tourments se cachent. Il n'aime pas être ignoré, alors il remonte à la surface. Sa voix me chatouille, me fait trembler de honte et je me cache dans son imaginaire où je mute en des formes inconnues.

Dans ce monde, je prends la forme de tout ce que je ne sais pas que j'incarne. Enrichi par cette expérience, mon corps se dégage de sa coquille pour l'observer, décrypter son mouvement, ses dynamiques, sa texture et son rythme. Nous plongeons dans une danse hypnotisante où nos mouvements se mélangent ; parfois le voile adhère à la forme de mon corps et ma danse se confond à la sienne.

Aucun de nous deux ne domine, nous sommes à l'écoute l'un de l'autre. Parfois, j'expose sa grandeur et je déguste l'humilité qui m'envahit : ce sentiment même que j'éprouve face au chef d'œuvre de la nature. Au sommet d'une montagne, je me sens si légère, vulnérable et émue. Finalement, je lui offre ma voix, essence encore fragile de mon jardin secret. J'ai trouvé un peu de soie en moi.

Visual



Thèmes



J'ai commencé par lister, sous une forme approximative d'organigramme, les idées visuelles que j'avais envie de reproduire sur scène. Cette première étape m'a permis ensuite de questionner ce qui m'attirait parmi les éléments cités et d'approfondir la recherche. Par « idées visuelles », j'entends la forme, ce qui découle de la recherche.

Dans mon cas, j'ai pris le chemin inverse; j'ai d'abord eu une attirance pour des formes, des objets, des qualités ou des ambiances. Par exemple, dans cet organigramme j'ai mentionné : « humour, détail, chorégraphie, musicalité, bougie, lampe à huile, intimité, lumière, rouge, Espagne, mélodie fredonnée, main, délicatesse ». Ensuite, j'ai récolté les thèmes que je souhaitais aborder : « accepter où j'en suis, pourquoi je vis, ignorance/connaissance, mystique » et toutes les questions qui s'ensuivent. J'avais plusieurs cartes en main et comme un jeu de memory, je rassemblais les formes et les thèmes qui allaient ensemble.

De ces unions ont émergé des concepts et une sélection naturelle s'est déjà effectuée lors de cette étape. J'ai mis de côté certaines idées alors que d'autres ont suscité mon intérêt.

En réalité, toutes idées restent présentes et influencent le travail d'une certaine manière. J'ajouterais même que toutes idées valent la peine d'être approfondies car elles contribuent au concept final. A mon avis, plus il y a de détour, plus la pièce est dotée de charme.

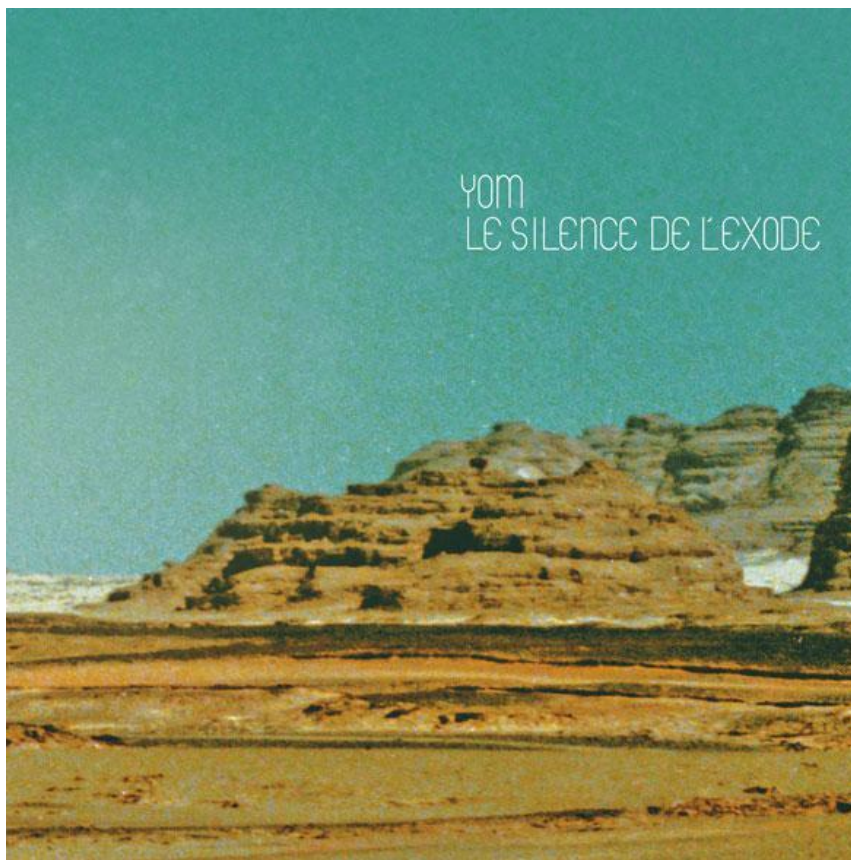
Les oiseaux du bonheur, on ne connaît ni leur lien de parenté ni leur origine. La première fois qu'on les a aperçus, ils survolaient la plaine andalouse. Ils étaient inséparables, on ne les voyait jamais l'un sans l'autre. Dans le ciel, ils ne formaient qu'une seule et même forme gracieuse dansante au rythme du vent. Certains disaient que les deux oiseaux possédaient un pouvoir magique. A chaque fois qu'ils prenaient leur envol, ils laissaient s'échapper un nuage de poudre d'or derrière eux et quiconque respirait cette poussière goûtait au bonheur absolu. Cette histoire est devenue légende car peu d'humains en ont été témoin et les volatiles ont disparu. Mais tous s'accordent à dire que la poussière d'or agit encore dans nos nez. A chaque fois qu'un éternuement se veut soulageant et satisfaisant, soyez certains que vous avez respiré de la poudre d'or.

Initialement, j'ai voulu me pencher sur la notion de conte. Je suis fascinée par la simplicité et la profondeur du conte. Ce sont des récits qui parlent à tout le monde, petits et grands, ignorants ou instruits. J'apprécie particulièrement les formes artistiques lorsqu'elles sont accessibles mais constituées de plusieurs couches comme les contes.

J'ai donc lu plusieurs histoires dont certaines m'ont inspirée mais je n'ai pas su les interpréter sans tomber dans une sorte de kitsch maladroit. J'ai aussi écrit un conte que j'ai intitulé « Les oiseaux du bonheur ». Je voulais répandre une sensation de délicatesse, d'humour, de fragilité, de naïveté et sans encore l'identifier, de légèreté. Ironie du sort, j'ai trouvée cette idée trop légère et je l'ai refoulée.

Pourtant, sans m'en rendre compte, j'ai intégré plusieurs aspects du conte dans la dramaturgie de mon duo. Notamment dans les rôles que le voile et moi-même incarnons. J'emprunte les termes de « personnage principal », « personnage secondaire » et d' « héroïne » pour mettre en contexte nos rôles dans le registre du conte, mais j'insiste sur le fait qu'aucune hiérarchie ou échelle de valeur n'existe dans notre relation.

Tout d'abord, les rôles des deux protagonistes sont clairs : j'incarne l'héroïne, humaine, ordinaire et vulnérable. Le voile est l'acolyte extraordinaire doté de pouvoirs magiques, capable de voler et de se transformer selon l'imaginaire de tout un chacun. Il détient et incarne les qualités dont j'ai besoin pour mener à bien ma quête. Il est nommé par un caractère physique : « le voile », trait typique des contes. Bien qu'il soit inanimé, il prend vie grâce à la relation qu'il entretient avec le personnage principal. De plus, le respect, qui est une valeur souvent évoquée dans les contes, est très présent dans notre relation. Finalement, l'aspect moralisateur du conte se manifeste dans l'auto-critique et les observations que je tire de mon processus créatif.



lien pour écouter le morceau: <https://www.youtube.com/watch?v=22DgqNtWuxs>

« Nous et Moi » est un collectif que j'ai créé en juin 2016 avec Charlotte Cotting et Estelle Kaeser. Nous nous sommes rencontrés dans le cadre des cours de danse que je donne à Fribourg chez Mastazz Dance & Co. Inspirée par leur motivation et leur investissement, je leur ai proposé de créer une première pièce intitulée « Nous et Moi », qui donnera finalement son nom au trio.

La collaboration portant ses fruits, nous nous sommes présentées à différents concours dans le milieu de la danse urbaine. En janvier 2017, nous avons remporté la première place à « Au-delà des préjugés » à Lausanne et de ce fait, nous avons été qualifiées pour la finale à Paris. Pour l'occasion, nous avons créé une nouvelle pièce de 7 minutes : « Iom ». En plus d'être un homonyme du compositeur Yom dont nous avons emprunté la musique, c'est aussi le mot miroir du pronom « moi ».

En janvier 2018, nous avons été invitées à danser pour le festival « Scènes ouvertes » à Rolle. Nous avons présenté une version prolongée de « Iom ». Dans la deuxième partie, nous dansions chacune avec l'un des trois pans du voile. Ayant tout juste commencé la recherche avec le voile pour « De l'air ! », je souhaitais découvrir ses propriétés avec Estelle et Charlotte. Le travail de groupe me permet de formuler mes idées et de les préciser.

Gardant un mauvais souvenir de la création de mon solo de première année, je n'ai pas voulu aborder mon travail de Bachelor seule. C'est pourquoi je l'ai inscrit dans « Iom », comme si « De l'air ! » était le détail de mon interprétation du trio. J'ai continué cette recherche avec les voiles réunis. Ainsi, j'ai personnifié mon voile et je sentais encore la présence de mes deux amies dans la création de mon travail personnel. Je considère « De l'air ! » comme un duo entre le voile et moi.



Photo de Thibault Villard

Le solo de première année m'avait dégoûtée du travail solitaire. Etant habituée à travailler en groupe depuis mes débuts dans le domaine des danses urbaines, j'ai souffert du manque de partage qui réside dans la création d'un solo. L'aspect convivial et chaleureux m'avait manqué. De manière générale, je trouve difficile d'avoir un regard critique sur ce que je crée. La discussion et le partage qui sont l'une des forces du travail collectif m'aident considérablement.

De ce fait, j'ai voulu dédramatiser cette expérience en abordant la création de mon travail de bachelor dans un état d'esprit différent. J'ai saisi l'occasion pour découvrir les avantages du travail solitaire. La légèreté est devenue le maître mot de ma méthode de travail et j'ai tout mis en œuvre pour éviter le stress de mon expérience précédente. Néanmoins, le changement prend du temps et je me suis quand même retrouvée tôt ou tard rattrapée par le sentiment d'étouffement.

Le premier élément perturbateur qui a requis mon attention, fut le burn out de mon compagnon qui a commencé fin décembre 2017. Je sentais que j'étais la seule personne à pouvoir lui apporter un peu de réconfort et cette responsabilité a pris beaucoup d'importance dans ma vie durant cette période. De plus, mon frère a vécu de grosses tensions avec sa femme et il s'est aussi tourné vers moi pour trouver du soutien. J'ai pris la responsabilité de les aider tout en restant engagée dans mon processus créatif.

Combiné au stress de l'échéance et la catastrophe de Karine qui m'a ébranlée, j'ai craqué. J'ai donné tout ce qu'il me restait pour la générale et je n'ai pas eu la force d'entretenir la tension nécessaire pour assurer la première. De plus, ce soir-là le voile était trop emmêlé et toute ma concentration convergeait sur ce problème logistique. Je n'ai pas réussi à entrer en symbiose avec lui et ces tensions ont péjoré ma performance.

« Honor your mistakes as a hidden intention »

Brian Eno

Les erreurs et les impasses enrichissent ma recherche car elles dévoilent mes intentions cachées. J'ai pris plusieurs détours avant d'arriver à la forme que j'ai présentée. Ils sont tous révélateurs de désirs inexpliqués qui demeurent en moi. J'assume toutes mes erreurs et mes fautes de goût, elles attirent mon attention sur mes habitudes inconscientes.

La légèreté est le point commun de ce que j'ai entrepris dans le processus de création et à plusieurs reprises aussi ce qui m'a dérangé. Je crois avoir fait l'amalgame entre léger et superficiel. Pour cette raison, je me suis détachée du conte. Je ne trouvais pas de profondeur à ce que je créais et j'ai donc écarté cette direction pour me diriger vers le voile. Ou peut-être que le voile était déjà là et que j'ai simplement dévié le centre d'intérêt sur lui.

Peu importe, ce que je réalise en prenant de la distance est que j'aurais pu continuer dans la direction du conte si je l'avais questionné d'avantage. J'ai de la peine à me détacher du premier sens et de l'évidence alors que c'est l'une des caractéristiques-mêmes que je trouve fascinantes dans les contes. Voir l'abstrait dans le concret est un challenge de taille pour moi.

Ces trois années à la Manufacture m'ont initiée à une approche conceptuelle qui m'était jusque-là complètement inconnue et à laquelle j'ai pris goût, bien que mes anciennes habitudes esthétiques soient toujours présentes, parfois de manière volontaire mais souvent inconsciente. Je ressens encore un grand attachement aux formes démonstratives et divertissantes, qualifiées de commerciales, qui sont critiquées dans notre établissement.

Je me situe dans un « entre-deux » instable qui penche d'un côté puis de l'autre et dont une certaine incohérence émane. Je ne blâme ni l'un ni l'autre et je reste à l'écoute de ces intentions cachées qui me permettent de préciser et d'apporter de la cohérence dans mes choix et mes goûts.

« De temps en temps, il trempe le pinceau dans une tasse de cuivre et trace sur la toile quelques traits légers. Les soies du pinceau laissent derrière elles l'ombre d'une ombre très pâle que le vent sèche aussitôt en ramenant la blancheur d'avant. De l'eau. Dans la tasse de cuivre, il n'y a que de l'eau. Et sur la toile, rien. Rien qui se puisse voir. (...) Puis il approche le pinceau du visage de la femme, hésite un instant, le pose sur les lèvres et lentement le fait glisser d'un coin à l'autre de la bouche. Les soies se teignent de rouge carmin. Il les regarde, les trempe à peine dans l'eau, et relève les yeux vers la mer. Sur les lèvres de la femme reste l'ombre d'une saveur qui l'oblige à penser « de l'eau de mer, cet homme peint avec de l'eau de mer » - et c'est une pensée qui fait frissonner. »

Océan mer , Alessandro Baricco

L'expérience de créer. Comme cet homme, j'ai voulu vivre l'expérience du moment présent dans le processus de création, ne pas me projeter et repousser le moment où cette expérience devra prendre forme. Pour une fois, je voulais me détacher de la forme. Flouter la piste d'atterrissage pour mieux apprécier l'envol. J'ai entrouvert des portes inconnues et la fée de la découverte y est entrée. J'ai découvert un peu de légèreté en moi. « De l'air ! » est l'étape de la recherche d'une vie peut-être, non pas un résultat. J'ai rencontré mon voile, bleu, majestueux, qui m'a fascinée au premier coup d'œil. Je l'ai observé et « sur mes lèvres reste l'ombre d'une saveur qui m'oblige à penser « de l'air, ce voile danse avec de l'air » - et c'est une pensée qui fait frissonner ».



1. The wide white flow, Hans Haacke

Dans un premier temps, j'ai travaillé pendant plusieurs semaines avec un seul des trois pans de rideaux qui composent le voile tel qu'il est aujourd'hui. Ne sachant pas encore exactement ce que j'allais en faire, j'ai pris les rideaux que Nico m'a proposés pour débiter. J'ai décousu les pendrillons afin d'avoir un voile uniforme et symétrique.

Au fur et à mesure, j'ai réalisé à quel point tout me plaisait dans ses caractéristiques. Si j'avais dû choisir, j'aurais probablement opté pour un tissu carré, blanc et en polyester car la soie est trop chère. Sa forme rectangulaire, sa matière si douce et légère ainsi que sa couleur bleue ont indéniablement influencé le développement de mon projet.

Ses dimensions étaient alors de deux mètres sur cinq mètres et il m'a fallu un certain temps pour l'appriivoiser, comprendre sa mécanique et me coordonner avec lui. Une fois cette étape résolue, la sensation d'étouffement et de débordement avait disparu, laissant place à une agréable danse du voile qui ne correspondait plus à ma recherche.

Je voulais illustrer le processus d'allégement que j'ai entamé avec ce travail en restant honnête avec moi-même et avec les spectateurs ; j'ai progressé dans ma recherche mais je n'ai pas encore atteint mon objectif.



2. The wide white flow, Hans Haacke

J'ai cousu les trois pans de rideaux ensemble afin de retrouver la sensation de noyade que j'avais expérimentée au début quand je ne maîtrisais pas encore le tiers du voile. Il me paraissait important de transcrire en mouvement le contraste entre les deux états d'esprit opposés qui m'habitent. Premièrement, celui dont j'aimerais me débarrasser et deuxièmement, celui vers lequel je m'oriente et j'évolue. Cette dualité existe en moi et pour m'en affranchir il fallait que je reconnaisse le progrès mais aussi que j'identifie le chemin qu'il me reste à parcourir.

L'idée d'un voile gigantesque me vient de l'artiste Hans Haacke que Claire m'a fait découvrir. Son œuvre « The wide white flow » consiste en d'énormes toiles animées par un système de ventilateurs fixés directement au sol, leur donnant un mouvement continu dont chaque vague est unique. Cette œuvre d'art se contemple à l'horizontal et de tous les côtés. Son mouvement hypnotisant incite le spectateur à lâcher prise et à laisser son imaginaire flotter avec le tissu. Cette esthétique minimale et monumentale m'a séduite et convaincue qu'il fallait un voile plus grand pour ma pièce. J'ai donc cousu ces trois morceaux de soie ensemble afin de confectionner un grand voile de six mètres sur cinq mètres.

J'ai tenté de l'activer avec des ventilateurs mais le bruit qu'ils produisaient plombait la douceur et la légèreté que le voile répand. Ainsi, tenant à recréer cette image, j'ai choisi d'initier le mouvement moi-même en renonçant aux vagues incessantes qu'aurait pu produire un ventilateur.

Chez Hans Haacke, le mouvement continu représente son intérêt pour le flux constant dans lequel le système évolue. Pour moi, les vagues illustrent deux aspects. Premièrement, l'aspect hypnotisant et envoûtant. Ce mouvement fait référence à l'état de contemplation et de sérénité vers lequel j'aspire. Et deuxièmement, ma voix prolonge le mouvement des vagues à l'infini pour souligner que « De l'air ! » est une recherche qui me traverse et qui continuera à évoluer sous d'autres formes.

« I wear a long tube of material to indicate the tragedy that obsesses the body, the ability to stretch inside your own skin, to witness and test the perimeters and boundaries of grief. »

Lamentation, *Martha Graham*

Dans « Lamentation » de Martha Graham, le tissu est au service de la narration. Il devient le support de son récit. En effet, elle s'enferme à l'intérieur d'un tube de tissus pour illustrer la recherche d'extériorisation qui la préoccupe depuis son plus jeune âge.

Un jour son père lui montra une goutte d'eau au microscope et elle fut fascinée par ce qu'un corps aussi limpide pouvait dissimuler. Dès lors, sa recherche introspective inspire sa danse et devient le moteur de sa créativité. Il est évidemment réducteur de parler si brièvement et synthétiquement de sa recherche mais ce qui est pertinent au sujet de mon duo est l'intervention du tissu et la place que Martha Graham lui donne dans le processus créatif.

Pour elle, le tissu n'est pas intéressant en tant que tel mais pour ce qu'il incarne dans son récit. Elle choisit consciencieusement d'exploiter certaines de ses propriétés afin d'exprimer la tragédie qui obsède le corps. Dans mon cas, le voile est le déclencheur du processus d'introspection et non un outil au service d'une cause déjà identifiée. Tout m'attire en lui mais je ne sais pas encore pourquoi. Je me suis accordée un temps pour l'observer et questionner cet attrait. Ainsi, j'ai découvert en quoi je m'identifie à lui.

Dans un premier temps, le voile est devenu symbole de légèreté, mettant de côté d'autres attributs potentiels. Ensuite, en l'observant et en analysant cette propriété, j'ai tenté d'élargir à nouveau le spectre de la légèreté. J'ai exploré cette modalité à travers ses antonymes, ses dérivés et ses synonymes pour enrichir ma découverte. Cette étape a apporté de la précision et du rythme à la pièce. Plus je serai capable de préciser cette recherche, plus le spectre s'ouvrira. Au moment-même où j'écris, plusieurs aspects se clarifient et je réalise à posteriori que j'ai inconsciemment créé des situations plus ou moins pertinentes et maladroites. « De l'air ! » est une étape de mon ascension vers la légèreté et je compte poursuivre cette aventure.



Loie Fuller

Pionnière de la danse moderne, Loie Fuller marque un tournant dans le milieu de la danse en se mettant au service du tissu contrairement à ses prédécesseurs et contemporains qui utilisaient les drapés jupes pour exhiber les mouvements de leurs belles jambes. J'aime interpréter le rapport que Loie Fuller entretient avec ses voiles de cette manière : le voile détient le premier rôle et Loie Fuller le second. Ce dernier est indispensable à la performance du premier.

Cette conception interroge la tendance que nous avons dans nos coutumes de faire l'amalgame entre premier rôle et rôle principal. Exemple des plus communs, le chanteur est généralement plus adulé par la masse que le reste des musiciens. Tout simplement parce que la foule, j'exclus les connaisseurs, s'identifie à ce qui est le plus accessible. Dans ce cas précisément, la voix et l'exposition du chanteur permettent au public de se projeter dans cette figure.

Se basant sur cet exemple, je trouve le cas de Loie Fuller intéressant. Tout comme les musiciens font avec le chanteur du groupe, elle met littéralement le voile sous le feu des projecteurs, lui accordant le premier rôle, si on le mesure au taux d'exposition. Soudainement, parce qu'il est moins commun à notre société de s'identifier aux propriétés d'un voile en soie qu'à celles d'un autre humain, le second rôle domine le premier hiérarchiquement sur le plan du mérite bien que Loie Fuller se met en retrait. La tendance est alors inversée et bien qu'ayant le second rôle, Loie Fuller détient le rôle principal.

Evidemment, cette théorie ne tient la route que si l'on accepte l'éventualité qu'une danse entre un humain et un voile soit un duo et non pas un solo avec un voile.

« (...) les paroles que l'enfant apprend le mieux, celles dont il pénètre le mieux le sens, qu'il s'approprie le mieux pour son propre usage, ce sont celles qu'il apprend sans maître explicateur, avant tout maître explicateur. Dans l'inégal rendement des apprentissages intellectuels divers, ce que tous les enfants d'hommes apprennent le mieux, c'est ce que nul maître ne peut leur expliquer, la langue maternelle. On leur parle et l'on parle autour d'eux. Ils entendent et retiennent, imitent et répètent, se trompent et se corrigent, réussissent par chance et recommencent par méthode, et, à un âge trop tendre pour que les explicateurs puissent entreprendre leur instruction, sont à peu près tous – quels que soient leur sexe, leur condition sociale et la couleur de leur peau – capables de comprendre et de parler la langue de leurs parents. »

Le maître ignorant, Jacques Rancière

Lorsque l'on apprend d'un objet, la question ne se pose pas. Evidemment qu'aucune explication de la part du voile n'est intervenue dans mon expérience. De ce fait, le voile est un maître émancipateur comme Joseph Jacotot l'entend. C'est-à-dire un maître qui éveille la curiosité et l'intérêt de son élève et l'encourage à développer sa méthode d'apprentissage sans lui prémâcher le travail.

J'ai la chance de compter parmi mes modèles Dominique Falquet, notre professeur de Shaolim. Dominique nous dit souvent qu'en Malaisie, son maître ne lui disait pas ce qu'il avait à améliorer mais tant qu'il lui demandait de répéter le mouvement, cela signifiait qu'il n'était pas prêt à passer à la prochaine étape. Cette discipline et la théorie pédagogique de Jacotot ont beaucoup inspiré la relation que j'ai établie avec le voile. Avant même d'entamer le processus d'apprentissage, j'ai ressenti l'envie et la nécessité de gagner en légèreté. Cette première étape est souvent abolie parce qu'on nous dit quoi apprendre avant même qu'on expérimente concrètement l'importance de la matière enseignée. Par exemple, j'ai appris à résoudre une équation de deuxième degré au collège sans jamais n'avoir été confrontée à la nécessité de cette connaissance dans ma vie. La légèreté est une notion qui me manque crucialement et j'ai dû l'expérimenter pour aspirer au changement. Il a fallu que je me retrouve plus d'une fois désagrégée par le sentiment d'encombrement pour sentir le besoin et l'urgence d'y remédier.

J'ai donc analysé, mimé, recopié et décortiqué le mouvement du voile pour essayer de comprendre comment gagner en légèreté. Je me suis beaucoup filmée pour pouvoir me corriger. Même si je n'ai pas encore tout compris à ce sujet, j'ai développé une méthode qui serait applicable à d'autres situations. Apprendre de manière empirique prend plus de temps mais reste beaucoup plus ancré dans la mémoire et contribue au développement de notre savoir-faire et de notre savoir-vivre.

« Il y a, dit-il, une intelligence inférieure et une intelligence supérieure. La première enregistre au hasard des perceptions, retient, interprète et répète empiriquement, dans le cercle étroit des habitudes et des besoins. C'est l'intelligence du petit enfant et de l'homme du peuple. La seconde connaît les choses par les raisons, elle procède par méthode, du simple au complexe, de la partie au tout. C'est elle qui permet au maître de transmettre ses connaissances en les adaptant aux capacités intellectuelles de l'élève et de vérifier que l'élève a bien compris ce qu'il a appris. Tel est le principe de l'explication. Tel sera désormais pour Jacotot le principe de l'abrutissement »

Le maître ignorant, Jacques Rancière

Les explications privent l'élève de l'étape primordiale qui lui permet de s'émanciper car elles empêchent l'éveil de la curiosité. De plus, elles démontrent son incapacité à comprendre par lui-même et participe au principe *d'abrutissement* tel que Jacotot le nomme. *L'abrutissement* est malheureusement la méthode pédagogique la plus répandue en occident et malgré ma bonne volonté, je me suis souvent retrouvée dans la situation de l'élève abruti.

J'ai suivi pendant sept ans des cours de piano avec un professeur qui m'a rapidement détecté des lacunes rythmiques. Avec le recul, je crois qu'il n'a pas su me transmettre la curiosité et l'urgence qui auraient naturellement éveillé mon envie de comprendre la rythmique. Mise dans la case des enfants « qui ont des problèmes de rythme », je m'y suis soumise et identifiée et de cette manière j'ai entretenu mon manque de rythme plutôt que d'y remédier.

Je crois que j'ai vécu une expérience similaire avec la notion de lourdeur. Depuis toute petite, j'entends ma mère se plaindre de son poids et me rendre attentive au fait que dans ma famille nous avons une prédisposition à prendre du poids. De la même manière qu'avec le rythme, j'ai renforcé ce dogme en me convainquant que de toute façon je suis comme ça.

En effet, ce sont des caractéristiques qui ont une part de génétique incontestable, mais elles sont renforcées par de fausses croyances. Sans que cela devienne obsessionnel, il existe une marge d'amélioration et je souhaite la combler. Dès lors, je refuse de me ranger dans une certaine case qui réduit mes aptitudes physiques et mentales. Si je veux alléger mon état d'esprit et donc mon emploi du temps, ainsi que mon physique et donc mes aptitudes physiques, je le peux.

« Dans le même mouvement, donc, adviennent la chute et la nudité de Ninfa. De ce mouvement choit un reste, un magnifique reliquat : c'est le drapé lui-même prenant son autonomie figurale. »

Ninfa Moderna, Georges Didi-Huberman

Tout comme l'observation que Georges Didi-Huberman expose à propos du drap de la *Ninfa*, on peut observer le phénomène de survivance du mouvement dans mon duo « De l'air ! ». Dû à la force de gravité, le voile choit continuellement vers le sol mais ce n'est pas la seule force exercée sur sa trajectoire, sa légèreté lui permet de prendre toutes directions, volontaires ou non, initiées par mes mouvements. Ces détours sont le souvenir et l'amplification du mouvement de mon corps, comme si le mouvement ne mourait jamais. Dans notre cas, l'effet est aussi réciproque: je prolonge son mouvement au-delà de sa chute. Il est lui-même l'initiateur de ma danse. J'incorpore sa qualité à ma gestuelle et le souvenir de sa légèreté, de sa douceur, de son velouté et de son ampleur inspire ma danse.

Pour me rapprocher de cette gestuelle particulière, j'ai beaucoup pratiqué les exercices que Shai Faran nous a proposés lors de son stage en automne 2017. Sa méthode consiste à analyser ses propres aptitudes physiques en danse afin de catégoriser toutes les qualités de mouvements que l'on visite avec chaque partie de notre corps, dans l'espace et le temps. De ce grand panel d'exercices, je me suis concentrée sur les mouvements séquentiels: l'action est initiée par une ou plusieurs articulations et l'onde qu'elle émet poursuit son chemin jusqu'aux extrémités, comme une vague qui se propage dans le corps.

Pour obtenir la qualité continue d'un fluide, il est nécessaire d'arrondir les angles en effectuant des torsions qui donne l'illusion d'optique que les membres sont dépourvus d'articulations. Je me suis assignée à une routine de quinze minutes tous les jours durant laquelle je pratiquais ces exercices.

« L'œil toujours ouvert, toujours en éveil – fantasme d'Argus-, devient sec. Un œil sec verrait peut-être tout, tout le temps. Mais il regarderait mal. Pour bien regarder il nous faut – paradoxe d'expérience – toutes nos larmes. »

Ninfa Moderna, *Georges Didi-Huberman*

Une idée fragile, délicate, émerge de mon imaginaire. Je n'ai pas encore identifié sa source. Elle ne se justifie que par une sensation jusqu'alors inexplicée que déjà j'ouvre les yeux. Elle est encore trop immature et je la fige dans une forme. D'une certaine manière, je suis rassurée, l'idée est matérialisée, je peux la voir et la montrer. Elle est donc présentée au regard d'autrui qui malgré sa bonne volonté voit ce qui est et non ce que j'imagine.

La critique déstabilise la confiance que j'ai en mon idée. Elle attire mon regard sur l'aspect superficiel de la forme présentée et je perds foi en son évolution. Il me faut alors fermer les yeux pour retrouver la sensation initiale. Rebrousser chemin et trouver la source de cette idée, lui laisser le temps de gestation, humidifier mes yeux pour mieux la voir lorsque je les rouvrirai.

« il semble qu'il y ait toujours, juste derrière ou juste à côté de la chose vue, quelque chose d'autre à observer qui nous la ferait mieux comprendre. »

Ninfa Moderna, Georges Didi-Huberman

Durant le processus de création, j'ai appris à prendre de la distance avec mon travail, à questionner mes choix et la pertinence de certaines parties qui me tenaient à cœur. Ayant la chance d'avoir Claire et Géraldine pour m'aiguiller, elles m'ont ouvert les yeux sur les forces et les faiblesses de ma pièce. Combinant les critiques venant d'autrui, mon autocritique et mes désirs inexplicables, je me suis rapidement sentie tiraillée et perdue, le regard sur-sollicité, incapable de voir *à côté de la chose vue*. J'ai dû fermer les yeux un certain temps pour digérer et laisser l'essentiel se manifester.

Ouvrir les yeux nous permet de découvrir, d'apprendre et de réaliser, mais cette prise de conscience mène toujours vers une nouvelle porte qu'il faut franchir. Ouvrir les yeux ne suffit pas toujours, cela nous restreint à voir les détails. Parfois, il faut savoir flouter notre vision pour réussir à regarder globalement et saisir l'atmosphère qui règne dans une situation.

Ceci dit, fermer les yeux ou troubler notre vision permet notamment de se détacher de nos schémas préconçus, de laisser la recherche aboutir à de nouvelles formes jamais expérimentées par notre propre corps. A plusieurs reprises, je me suis retrouvée face au dilemme de vouloir arriver à une forme connue plutôt que de laisser la recherche me mener à une forme surprenante.

Un exemple concret qui illustre ce propos est lorsque Géraldine Chollet a vu ma pièce quatre jours avant ma dernière répétition technique et qu'elle m'a ouvert les yeux sur le fait que mon début ne fonctionnait pas. Il était trop littéral, redondant et de ce fait involontairement lassant. Je ne le réalisais pas car j'étais obnubilée par mon idée initiale. Il a fallu que je questionne la source de l'idée, que je vois à côté de la forme pour m'en débarrasser et laisser se manifester une forme physique plus riche et fondée. Il me reste encore beaucoup à apprendre de cette démarche et je me réjouis de l'explorer d'avantage.

« Il (Dupin) accepte de laisser flotter son regard, et même de suspendre sa capacité de voir pour imaginer quoi devoir regarder. »

Ninfa Moderna, Georges Didi-Huberman

La collaboration avec le voile a développé ma capacité d'imagination. Ses mouvements abstraits ne disent rien si je ne laisse pas mon imagination voler avec lui. Pour comprendre et interpréter son langage, j'ai appris à métaphoriser ses formes pour voir au-delà de sa substance matérielle. Voir les yeux fermés permet de prolonger le sens et l'interprétation que l'on donne à ce que l'on voit les yeux ouverts.

“Qu’est- ce qui se passe alors ? Votre position discrète, inaperçue, transparente vous conduit à une expérience nouvelle : le dépôt de vos fantasmes de toute-puissance, d’être indispensable, d’être responsable de tous et de chacun. Se faire subitement discret, c’est abdiquer pour un moment toute volonté de puissance. Non pas que la volonté de puissance soit mauvaise en soi, mais on en connaît trop bien la face sombre et tyrannique, et même sa face lumineuse est parfois un fardeau pénible dans son exigence de sans cesse se surmonter, de sans cesse pousser ses forces jusqu’au bout de ce qu’elles peuvent. D’où la joie si apaisante de pouvoir un instant s’en décharger sur les autres ou sur les choses, de les laisser paraître, de ne plus leur faire d’ombre, de s’ôter de leur soleil.”

La discrétion ou l’art de disparaître, *Pierre Zaoui*

L'art de la discrétion est un adage auquel j'adhère tout particulièrement et qu'il est nécessaire de saisir lorsqu'on s'intéresse au concept de la légèreté. J'ai voulu laisser le voile exprimer sa grandeur sans m'y mesurer et observer sa puissance en toute humilité. Sa beauté hors normes sociales, incontestablement pure et véridique parle d'elle-même. Mon intervention sert à mettre ses qualités en exergue.

La discrétion, dont Pierre Zaoui défend les vertus, se révèle au fur et à mesure de mon duo. Je suis tout d'abord esclave de mes responsabilités, faisant de l'ombre au voile qui lui-même est présenté sous une forme réduite. Dans une deuxième phase, sa nature se révèle progressivement en traversant différents états. D'abord, celui d'une boule que je cache au plus profond de mes entrailles dans le foyer de mes tracas. Puis le voile émerge de mon ventre, incarnant une nouvelle image, celle d'une marionnette, de ma petite voix ou de ma conscience qui m'envahit. Je disparaîs sous ce magnifique bleu connoté qui éveille l'imaginaire du spectateur.

Ensuite, nous entrons dans une phase de cache cache où à tour de rôle nous apparaîsons. Cette étape marque l'abdication de toute volonté de pouvoir dont je pourrais faire preuve au début du duo. Le choix d'un costume noir et le regard plongé dans le voile permettent de me retirer et de laisser paraître la grandeur du voile.

Par moment je réapparaîs dans la survivance du mouvement du voile, je prolonge ses gestes comme si nous ne faisons qu'un. Le noir me permet de me confondre dans le décor comme si j'étais la technicienne de mon propre spectacle. Je dirais même que je suis moi-même par moment spectatrice de la performance du voile.

Je me retire pour mieux l'observer et j'expérimente l'allègement dont Pierre Zaoui décrit le sentiment : « D'où la joie si apaisante de pouvoir un instant s'en décharger sur les autres ou sur les choses, de les laisser paraître, de ne plus leur faire d'ombre, de s'ôter de leur soleil ».

« La mer ne se distinguait pas du ciel, sauf que la mer se plissait légèrement comme si une étoffe avait des rides. (...) La vague s'arrêtait, et puis se retirait à nouveau, soupirant comme un dormeur dont le souffle va et vient inconsciemment. »

Les vagues, Virginia Woolf

Si j'avais les mots et la plume, je parlerais de toi comme Virginia Woolf parle de la mer. A mon désarroi, je ne les ai pas et toi, tu es illettré. Mais tu as quelque chose qui me fascine et que les mots ne peuvent m'apprendre. Tu m'enseigneras dans le silence et je serai à l'écoute de ta danse.

J'apprendrai à étendre mes mouvements au-delà des frontières de ma peau, à me glisser dans un courant d'air et à suivre ton chemin, à me propulser vigoureusement hors du sol pour léviter quelques secondes avant de me déposer délicatement par terre. Tu me toucheras avec la douceur de ta soie mais tu seras exigeant et sans pitié.

J'apprendrai à me débarrasser de ce qui m'encombre, des responsabilités qui ne m'appartiennent pas, des soucis des autres, de leur regard, leur jugement et la peur de décevoir. Tu seras mon maître, mon mal, mon but, mon exemple. Parfois je m'énerverai contre toi et parfois je célébrerai avec toi.

« Comme il est docile, comme il est discipliné! Le bleu est une couleur bien sage, qui se fond dans le paysage, et ne veut pas se faire remarquer. Est-ce pour ce caractère si consensuel qu'il est devenu la star, la couleur préférée des Européens et des Français? Longtemps, il était resté au second plan, dédaigné, voire méprisé dans l'Antiquité. Puis, en habile courtisan, il a su s'imposer, doucement, sans heurter... Le voilà désormais canonisé, plébiscité, officialisé. Devenu, en Occident, garant des conformismes, il règne sur les jeans et les chemises. On lui a même confié l'Europe et l'ONU, c'est dire s'il nous plaît ! Ce timoré a encore bien des ressources, et des secrets... »

Le petit livre des couleurs, Michel Pastoureau et Dominique Simonne

Le bleu est une couleur qui a longtemps été négligée, dû en partie au coût de ses pigments. L'indigo vient d'Inde et la guède était utilisée par les celtes et les germains, lui donnant une connotation barbare. De ce fait, les Grecs et les Romains ont banni cette couleur de leurs vêtements. Même les physiiciens du 3^{ème} et 4^{ème} siècle s'accordaient à dire que la couleur bleue n'existait pas dans les couleurs de l'arc-en-ciel et donc ne faisait pas partie de la nature. Jusqu'au 15^{ème} siècle l'eau était perçue verte.

La première apparition du bleu se fait dans les temples chrétiens à partir du 12^{ème} siècle. Etant presque inutilisée jusque-là, sa neutralité lui permet de prendre une place importante, d'abord comme signe de deuil au sein de l'Eglise, puis comme signe de royauté, pour finalement se placer comme symbole de progrès, de rêve et de liberté au 18^{ème} siècle. Aujourd'hui le bleu est la couleur favorite en Occident, évoquant le ciel, la mer, l'amour, le calme et la mélancolie.

Initialement, j'imaginai un voile blanc pour jouer avec sa transparence et éviter les connotations que d'autres couleurs peuvent évoquer. Je me rends compte que finalement le bleu est plus neutre, en tout cas politiquement parlant, que le blanc. De plus, j'aime les éléments de la nature auxquels il se réfère. Sans le vouloir, j'ai accordé à la couleur bleue une place dans mon travail qui se révèle très pertinente. Le calme, la mer et le ciel sont évidemment des images très présentes dans mon duo. Il est inévitable de voir des vagues lorsque j'étends le voile à la fin et que je l'agite pour créer ces ondes qui me traversent et produisent le son qui sort de ma bouche. Le bleu m'a donc adoptée et je suis ravie de la direction qu'il a donné à mon travail.

« Dans la plupart des sociétés d'Afrique noire, par exemple, l'importance attachée à la frontière que peut séparer la gamme des tons rouges de celle des bruns ou des jaunes, voire des verts ou des bleus, est dans certains cas relativement faible. En revanche, devant une couleur donnée, il est primordial de savoir s'il s'agit d'une couleur sèche ou d'une couleur humide, d'une couleur tendre ou d'une couleur dure, d'une couleur lisse ou d'une couleur rugueuse, d'une couleur sourde ou d'une couleur sonore, d'une couleur gaie ou d'une couleur triste. La couleur n'est pas une chose en soi, encore moins un phénomène relevant uniquement de la vue. Elle est appréhendée de pair avec d'autres paramètres sensoriels, et, de ce fait, teintes et nuances ne présentent pas d'enjeux essentiels. »

Bleu, Michel Pastoureau

En Occident, nous distinguons les couleurs par leur tonalité, alors qu'en Afrique elles éveillent des sensations et des sentiments. J'ai envie d'observer la couleur de mon voile de cette manière car finalement dire de lui qu'il est bleu majorelle est bien abstrait ! Je trouve plus parlant de définir sa couleur par les sensations et les sentiments qu'elle éveille en chacun d'entre nous. Cette définition est subjective mais bien plus concrète car tout le monde peut ressentir la mélancolie, tandis que peu de monde est capable de visualiser un bleu majorelle.

De plus, même si je parvenais à décrire ce qu'est un bleu majorelle en analysant sa tonalité, cette couleur évoquerait des sensations et des sentiments. Une couleur claire ou sombre éveille un sentiment différent de personne en personne. Les avis varient à propos de ce qu'évoque la couleur de mon voile et inconsciemment chaque spectateur se pose la question suivante : qu'est-ce que le bleu du voile éveille en moi ? Maintenant que la présentation est passée et que chacun a pu se créer son imaginaire, j'ai envie de répondre à cette question :

- Mes papilles la trouvent salée et onctueuse. Mon nez apprécie l'humidité et l'odeur d'eucalyptus qui fluctue de son essence. Elle est alerte, dynamique et rayonnante tout en projetant une sérénité qui impose le respect. Suivant son exposition à la lumière, elle peut être mélancolique et légèrement menaçante. Bien que la texture du voile soit légère, sa couleur est lourde, mature et profonde. Elle m'intimide parce que son ton est parfois condescendant. C'est une couleur imposante et supérieure mais elle respire la générosité. Elle contraste avec la légèreté du voile, lui apportant un équilibre serein, dynamique et bienveillant, tout en restant exigeante. Ainsi, le voile incarne par sa matière, sa forme et sa couleur l'équilibre contenant les qualités auxquelles j'aspire.

« Chez Barthes, comme l'on sait, le langage est tactile, il est l'outil sensible qui me permet de toucher l'autre à distance, par un subtil enveloppement indissociablement rhétorique et érotique : « Le langage est une peau : je frotte mon langage contre l'autre. C'est comme si j'avais des mots en guise de doigts, ou des doigts au bout de mes mots. »

Eloge de l'hypersensible, Evelyne Grossman

Tout comme la parole, la danse ou plus précisément le mouvement est un outil sensible. Alors que ces trois années m'ont dans un certain sens désensibilisée aux prouesses techniques des danseurs, m'ont appris à distinguer un mouvement vide d'une danse habitée par son interprète et ont affûté mon sens critique, je reste toujours aussi ébahie face au mouvement d'un voile, des nuages, d'une coulée d'encre dans un bassin d'eau, des vagues et des champs de blé dans le vent.

Ce sont des danses spontanées, dépourvues de toutes intentions de plaire et, à mes yeux, significativement plus belles que tout ce que l'humain a essayé de créer jusqu'à présent. Je suis de plus en plus sensible et inspirée par la nature et ses lois physiques qui produisent du mouvement.

C'est pourquoi elle m'inspire tant et que je prends les phénomènes naturels comme exemple dans ma recherche. Le voile répond à ces critères dans la mesure où il est en soie et que son mouvement est le résultat des forces qui sont appliquées sur sa trajectoire. Dans notre duo, je suis le moteur de ces forces mais le vent en ferait de même, voire mieux.

En plus du mouvement hypnotisant qu'il génère, sa matière est une caresse sur ma peau. Je suis sensible à son contact et j'essaie de lui accorder la même sensibilité dans mon regard et dans mon toucher.

Finalement, notre relation est une surface sensible comme la pellicule d'un appareil photo. Elle est prête à accueillir l'image que le spectateur imprime sur notre duo.

« A la précarité de l'existence imposée à la tribu – sécheresse, maladies, influences malignes -, le chaman répondait en annulant le poids de son propre corps, en s'envolant dans un autre monde, à un autre niveau de perception, où il pouvait trouver assez de forces pour modifier la réalité. »

Leçons américaines, *Italo Calvino*

Tout comme Italo Calvino, je vois en la légèreté plus une qualité qu'un défaut. L'esprit a besoin d'espace et de légèreté pour développer des pensées saines et constructives. Par exemple la méditation aide à calmer le mental et permet d'accéder à des sensations plus profondes et dépourvues de peurs liées au passé ou au futur. Au contraire, un mental trop agité nous propulse dans un torrent d'émotions lourdes à porter en nous. Il nourrit des croyances établies dans le passé qui n'ont plus lieu d'être et qui restreignent notre potentiel dans le présent. De plus, avec le temps ces souvenirs sont souvent amplifiés et détériorés et se transforment en de fausses croyances.

Depuis septembre 2017, j'ai commencé une psychothérapie basée sur une technique appelée EMDR, eye movement desentization and reprocessing. Cette pratique m'aide à identifier d'où me viennent ces fausses croyances pour ensuite les effacer. Le voyage que le chaman entreprend pour sauver son peuple des misères qui les menacent correspond à l'introspection personnelle que j'ai entamée avec la création de « De l'air ! ». Je cherche en moi les traumatismes qui me retiennent dans des conditions psychiques et physiques désagréables.

Par exemple, je ne veux pas simplement perdre du poids. Je veux comprendre pourquoi est-ce que je veux perdre du poids et pourquoi est-ce que je suis si vulnérable face à la gourmandise. Ma forme physique m'importe peu tant qu'elle ne restreint pas ma mobilité, mais pourquoi cette peur de grossir ? Il va de même avec les responsabilités que je m'impose. Est-ce pour la reconnaissance que je m'implique autant envers les autres ? La solution ne réside pas dans le fait de moins m'impliquer car je n'en récolterai que de la frustration, mais de comprendre pourquoi est-ce que j'ai besoin de cette reconnaissance. Par peur de déplaire ?

Ainsi, il me semble que je touche au cœur du problème : la peur. En effet, la peur transforme quelque chose d'anodin en quelque chose de menaçant. Le travail que je poursuis consiste à dissocier l'objet de la peur que je lui ai attribuée. De cette manière, j'allège mon esprit de ses traumatismes, aussi minimes ou profonds qu'ils soient.

Postface

Aujourd'hui, je réalise que la recherche que j'ai entreprise avec « De l'air ! » a ouvert la porte à une multitude de questionnements. J'ai identifié en partie les peurs qui participent à nourrir ma sensation de lourdeur et je crois que cette étape est primordiale pour aspirer au changement.

Premièrement, je ne peux pas m'impliquer autant pour le bien-être de mon entourage sans perdre de vue mes priorités. J'ai la chance d'être dotée d'un sens d'empathie aigu, ce qui m'alloue la reconnaissance d'autrui. Cependant, je ne dois pas me reposer sur cette aptitude pour combler le manque de valorisation que j'expérimente dans d'autres situations. Ce manque de confiance en moi vient probablement de la peur de décevoir mon entourage et il se manifeste aussi dans la valeur que j'apporte à mes projets.

Par ailleurs, les exercices que j'ai pratiqués régulièrement ont porté leurs fruits et j'ai développé une qualité de mouvement qui a enrichi ma danse. Je compte poursuivre cet entraînement et développer la méthode de travail que j'ai pratiquée pendant la préparation de mon duo.

Physiquement, je sens la différence et je pense que le progrès participera à la réconciliation en cours avec mon corps. Ce dernier aspect est d'autant plus dur à avouer qu'il ne paraît superficiel. Et pourtant il cache un traumatisme dont j'ai beaucoup de peine à me défaire.

De plus, il y aura toujours des imprévus qui viendront déstabiliser mon équilibre, mais je peux en minimiser les conséquences. « De l'air ! » est une expérience qui m'y a confrontée et j'en ressors enrichie. Le processus de création suivi de la rédaction du mémoire m'ont permis de mettre des mots sur des sensations et des sentiments inavoués, refoulés et enfouis en moi. Ainsi, j'ai goûté à un état d'esprit que je souhaite poursuivre et développer dans le futur : la légèreté.

Bibliographie

Ouvrages

VIRGINIA WOOLF. Les Vagues. Folio classique, 2012. 35 p. ISBN 978-2-07-044168-6

GEORGES DIDI-HUBERMAN. Ninfa Moderna. Gallimard, 2002. 16-17, 127, 131 p. ISBN 2-07-076375-7

PIERRE ZAOUÏ. La discrétion ou l'art de disparaître. Autrement, 2013. 12-13 p. ISBN 978-2-7467-3757-0

ALESSANDRO BARICCO. Océan mer. Folio, 1993. 15 p. ISBN 978-2-07-041958-6

EVELYNE GROSSMAN. Eloge de l'hypersensible. Edition de minuit, 2017. 8 p. ISBN 9782707343383

MICHEL PASTOUREAU et DOMINIQUE SIMONNE. Le petit livre des couleurs, Points, 2017, 13 p.
ISBN 978-2-7578-4153-2

MICHEL PASTOUREAU. Bleu histoire d'une couleur, Points, 2014, 159 p. ISBN 978-2-7578-4001-6

JACQUES RANCIERE. Le maître ignorant, cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle, 10/18, 2004, 5 p.
ISBN 2-264-04017-3

ITALO CALVINO. Leçons américaines, Gallimard, 1989, 55 p. ISBN 2-07-071764-X

Source internet citation :

Brian Eno : Good Reads (en ligne). Brian Eno, 2010, consulté le 25 avril 2018. Disponible sur :
<https://www.goodreads.com/quotes/223294-honor-your-mistake-as-a-hidden-intention>

Source internet musicale :

YOM. Le silence de l'exode, Buda Musique, Planète Rouge, 2014 (vidéo en ligne). Youtube, 14/05/2014 (consulté le 25 avril 2018). 1 vidéo, 3min 51sec. <https://www.youtube.com/watch?v=22DgqNtWuxs>

Image de titre :

Grégory Batardon, le 26 février 2018

Sources internet images :

Couverture du CD de Yom : Flip (en ligne). Découvrir, Buda Musique, consulté le 25 avril 2018. Disponible sur : <https://www.fip.fr/decouvrir/le-silence-de-l-exode-14241>

Loie Fuller: La boîte verte (en ligne). Loie Fuller a utilisé des voilages et des lumières multicolores pour révolutionner la danse, 2016, consulté le 25 avril 2018. Disponible sur: <http://www.laboiteverte.fr/loie-fuller/>

Martha Graham : Wikipedia (en ligne). Lamentation (Ballet), 2017, consulté le 25 avril 2018. Disponible sur : [https://en.wikipedia.org/wiki/Lamentation_\(ballet\)](https://en.wikipedia.org/wiki/Lamentation_(ballet))

The wide white flow 1: Harmony Blog. Hans Haacke, the wide white flow, 2012, consulté le 25 avril 2018. Disponible sur : <http://harmony-blog.com/2012/08/hans-haacke-wide-white-flow/>

The wide white flow 2: Paula Cooper Galery. Exhibitions, 2008, consulté le 25 avril 2018. Disponible sur : <https://www.paulacoopergallery.com/exhibitions/hans-haacke-2008-01-11/installation-views>